

Immeuble Débile

bonetto - co errante - disdero - elliautou
fabiani - gimenez - grillot - kel -lahou
maltaverne - rollerpen - roquet - tissot - vinau
collection C du Poulet



EDITIONS ROLLERPEN 2007-2008

(éditions éphémères et sans statues)

L'IMMEUBLE

Débile

TEXTES 1 à 39 présentés en ordre chronologique, ce qui ne signifie pas **encore grand chose.**

IL MANQUE DES ILLUSTRATIONS (au sens large) ET LA MISE EN PAGE EST **encore DÉBAUCHÉE !**

Merci à vous !

Comme un pot

[rollerpen](#)

Jacques Potel n'était rien d'autre qu'un concierge quand il prit son courage à deux mains pour affronter l'air frisquet de ces petits matins d'été qui sentent l'automne à plein nez. « Ha ça, c'est pas d'main la veille qu'on r'verra l'printemps ! ». Personne pour dire « Tu dis quoi, Potel ? ». Non, pas un chien. Le sien reniflait un avant goût d'hiver sur les pavés de la cour intérieure. Il l'avait délaissé, démuselé et l'animal vagabondait sur soixante dix mètres carrés, grisé par l'habitude de l'aube encore boiteuse, à la recherche d'une proie olfactive inédite.

Alors que son maître notait qu'au troisième, appartement vingt-cinq, il ne se passait rien, son occupant fut réveillé en sursaut par un hurlement à effrayer la chronique... sans réfléchir, il le qualifia

d'inhumain. Plus tard dans la journée, le vingt-cinq du troisième fut soulagé : l'immeuble avait tremblé d'une même voix quand le chien, celui de Jacques Potel, avait mordu un hérisson mort de trouille, et à pleines dents encore ! D'où ce cri déchirant, ce cri de bête piquée à vif. L'immeuble n'avait pas rêvé, il avait la feuille fine ! Et le bruit courut, s'amplifiant dans le quartier : Encore un coup des mangeurs d'hérissons... Ceux-là mêmes dont l'inhumanité vorace pousse de mignonnes bêtes campagnardes à se réfugier terrifiées sur les pavés urbains et finir dans la gueule d'un chihuahua pour le crucifier d'épines avant de reprendre leur chemin de poubelles en égoûts ! Laissant Jacques Potel s'époumoner juste après le massacre : « Hein, comment !? »

Comme un pot

[Thomas Vinau](#)

JEAN BAPTISTE PATAVIN HABITAIT DANS CE TROU À RATS DEPUIS SIX ANS ET CE CONCIERGE DE MES DEUX COMMENÇAIT À LE COUFFER SÉVÈRE. LES PAPIERS TUE-MOUCHES DANS L'ESCALIER, LES ÉTIQUETTES NOMINATIVES SUR LES POUBELLES, LES PIÈGES À SOURIS DANS LE COULOIR, IL TROUVAIT TOUJOURS UNE PATATE MOLLE À POUSSER QUELQUE PART ET IL AVAIT LE CULOT D'APPELER ÇA LA CONSCIENCE PROFESSIONNELLE. LA VÉRITÉ C'EST QUE LE TEMPS S'ÉTALAIT COMME DE LA PÂTE À TARTINER ET QUE NI LE FACTEUR NI SON CHIHUAHUA MERDEUX NE SUFFISAIENT À LE DÉCOLLER DE LA COURSE POISSEUSE DES SECONDES. JEAN BAPTISTE PATAVIN DÉTESTAIT CE MUTANT CANIN PELÉ QUI PASSAIT SON TEMPS À ABOYER À CHAQUE ENTRÉE D'UN RÉSIDENT OU À ATTAQUER LES PIGEONS MALADES. DEPUIS QU'IL AVAIT CROQUÉ DANS LA BEDAINE ÉPINEUSE D'UN HÉRISSON GALEUX IL FAISAIT MOINS CHIER CE CORNIOT BAVEUX, LES GENCIVES TROUÉES COMME UNE PASSOIRE SANGUINOLENTE. L'IDÉE LE TRAVERSA DE RAMENER D'AUTRES HÉRISSONS ET DE LES CACHER DANS LA COUR ET LES CAVES. IL FALLAIT RETOURNER DANS LES SOUS BOIS TRAQUER LE PIQUEUX, ÇA SERT TOUJOURS DES ÉPINES PORTATIVES...



UNE MOUCHE À MERDE SUR UN RAVIOLI

[Kelig](#)

Tu parles d'une vie de chiotte ! se dit Ernest Frometon, assis sur les cabinets de son cloaque. En cet instant solennel, il songeait aux bouffeurs de sommeil, fixant une mouche à merde qui attendait son heure posée sur un ravioli, dans une assiette oubliée au milieu des huit mètres carrés constipés. L'avantage de l'habitation à pièce unique, c'est qu'on peut visionner à quoi se résume sa vie en deux secondes. L'inconvénient, c'est que ces deux secondes ne font pas vraiment partie d'un bonheur évident. Les bouffeurs de sommeil, tous ceux qui lui crispaient le réveil, marchands d'heure et chars-las-temps, cherchaient à traquer ses petits

bouts de tranquillité dans les moindres recoins. Evacuant la pression, Ernest poussa un ouf ! soulagé et arracha des buvards roses, "là au moins on me fait pas chier", puis tira la chasse sur le réduit à emmerdes.

Et puis tiens, se dit-il en se grattant les couilles, j'irai bien me dégourdir les jambes dans le parc tout à l'heure, sans faire de démarche. Histoire de papillonner quelques minutes au petit bois, peinarde. Plein le cul de devoir rendre des comptes, à rebours de chaque besoin, à attraper la courante... Aux chiottes les mouches !

LA TACHE

[co errante](#)

Dans la vie, je suis une tache. Une vraie. Pas une de celles que l'on parvient à cacher, à savonner, à éliminer. Non, je suis une tache pour la vie. Une qui se pose là. Débile indélébile.

Je fais de l'ombre à tout ce qui brille. Je m'incrute. Que voulez-vous, je m'attache... à faire en sorte que tout ne tourne pas trop rond.

Là où je suis, on n'aime pas mettre les pieds. Alors on invente des histoires de pied gauche, de pied droit. Pour donner le change. A coups de pieds, on pourrait même me donner l'air d'un poète. Mais change ou pas, avec ou sans vers, je ne sentirai jamais la rose, je rimerai toujours avec rien ou pas grand chose, je noircirai toujours le tableau, j'empesterai le vain où que vous alliez.

Je connais la chanson. Allez, à vot' bon cœur, M'sieurs dames, une piécette pour un kil de rouge ! **Du rouge** pour être encore **plus noir**.

Un type dans mon genre

[Hervé Grillot](#)

Coincé sous l'escalier, rez-de-chaussée, rai de lumière, genre noir et blanc, genre Jeanson ou Prévert, genre une gueule d'atmosphère...

Le p'tit Louis attend, suçant sa pile, traînant savates par terre et langue sur ses 9 volts piquantes, brûlantes... Ses deux yeux en loupiotes sans équivoques.

Le concierge s'est remisé dans son clapier. Le facteur vient de passer, juste après que midi ait sonné, deux fois. Ça lui laisse la voie, au p'tit Louis, pour s'exprimer. Librement. Alors il se bouge, s'attelle : trait moyen en cercle, noir. Traits forts en remplissage, brun. Traits fins en piques, en aiguilles affolées et multicolores : un hérisson ! Bombé sur le mur clair lézardé, à la va vite, entre boîtes à lettres et paillason du concierge.

Et il n'en reste pas là, p'tit Louis, il ajoute, appliqué, d'un coup, d'un trait, en déliées :

« Parce que j'avais vous dire, Mamzelle Lily... vous êtes un type dans mon genre... »

Un bruit, soudain, dans les escaliers, on descend. P'tit Louis se lève, ses bombes dans la musette, il regarde son message, se ravise, revient, décapsule et ajoute :

... avec les femmes vous n'aurez jamais de chance ! »

Point d'exclamation.

Elle arrive en bas des marches comme une libellule un dimanche d'été, tâtonne, cherche la minuterie, clique. Du doigt, elle sillonne les boîtes à lettres : 2-D, Lily D.

Rien, pas même un message... Elle ne m'a même pas écrit !

Point d'exclamation.

P'tit Louis est là, dans son coin, tassé, chiffonnant dans sa main la lettre volée...

Points de suspension.

Contre la décadence de l'immeuble

[Thomas Vinau](#)

Monsieur le président de la république française,

Je ne veux pas vous déranger en plein redressement interne de la France, mais je suis une vieille femme démunie et je ne sais plus à qui m'adresser. Voilà, si vous le permettez, quelques lignes pour vous exposer mes difficultés. Je m'appelle



Muscadine et j'habite
Lepic dans un vieil
fait tout le charme de

Mademoiselle
au douze de la rue
immeuble rénové qui
nos chères bourgades.

Nous avons encore un concierge fort dévoué et j'ai la chance de ne pas avoir encore été attaqué. Vous connaissez sûrement les difficultés d'une vieille dame en ville qui n'a personne vers qui se tourner mis à part son dévoué concierge et deux trois âmes charitables. J'ai beaucoup d'affection pour notre immeuble dans lequel j'ai aménagé en 1967, c'est pourquoi je me dois de prendre les choses en mains avant que le laxisme et la décadence finissent par le détruire. Il y a, dans cet immeuble, croyez le, une belle tripotée de jemenfoutistes aux moeurs effrayantes. Un enfant a encore récemment tondue mon chat Richelieu avant de lui coller les épines d'un hérisson mort sur la peau avec de la super glue. Il y a sur mon palier un homme qui vit seul au beau milieu des boîtes de raviolis et des bouteilles vides qui, postule, je le crains, pour un élevage de mouche. Dans l'appartement du dessus un homme qui se drogue probablement et qui porte un nom à coucher

dehors quelque chose comme kekuae, passe ses nuits à taper sur une vieille machine à écrire des rouleaux entiers d'obsécrités. Les caves sont remplies de rongeurs de toutes sortes c'est pourquoi je crois que des romanichels organisent un trafic de bête à pie qui a peut être des retombées internationales comme l'alimentation de la traite des blanches dans les pays de l'est. Il se passe également des choses étranges au dernier étage que je vais surveiller afin de vous en faire part lors de mon prochain courrier.

Avec tous mes respects Monsieur le Président

Mademoiselle Muscadine.

Les orfevres

rollerpen

Simon Simonzy passait pour être l'écrivain du « drôle de petit immeuble ». Il affectionnait l'expression et en abusait sur un ton de piédestal. Il était petit de taille, pourtant, l'animal... le concierge Potel le surnommait « nain de jardin à plume ». Quand il était d'humeur joyeuse, une fois l'an pour les étrennes, il sortait sa blague favorite : « Bon c'est pas tout ça mais c'est qui faut qu'j'aille visiter l'écrivain d'mes deux... y'a du lancer de nain de jardin à plume dans l'air ! ». Et tous les bon entendeurs de rire comme des macaques. Cependant, Simonzy intriguait les habitants de l'immeuble. Un écrivain... Un écrivain ! Vous vous rendez compte ? C'est quoi ça d'abord, un écrivain ? Puis c'est comment qu'il gagne sa croûte le Simonzy ? Toujours tiré à quatre épingles, paraîtrait même que sa piaule serait un véritable palace, qu'il se refuserait rien... et vas-y que je t'achète de la glace Haagen-Daz en plein hiver, du bœuf stroganof pour l'été... les poubelles parlent et la sienne... quelle pipelette. Puis, comme c'était insuffisant, on interrogeait son propriétaire dès que l'occasion faisait le larron... Un véritable 36 quai des orfevres. Ils étaient d'ailleurs trente-six à partager leurs vies entre les murs de l'immeuble. Trente-six orfevres :

— Et sinon, vous faites quoi dans la vie, m'sieur Simonzy ?

— Écrivain, mes braves, je suis l'écrivain de ce drôle de petit immeuble. Je passe mon temps à décrire la vie de ce drôle de petit immeuble.

— Ha ben voilà qui doit être duraille, m'sieur Simonzy, y s'passe pas vraiment grand chose par chez nous !

— L'imagination... Tout est question d'imagination, il suffit d'un peu d'imagination.

— Ouais, voici venu le temps des rires et des chants, comme qui dirait !

— Plaît-il ?

— Nan, rien. Et sinon, ça rapporte écrivain dans la vie, dans la votre ?

— Par pitié, épargnez-moi ça : L'art n'a pas de prix, sachez le.

— Ha ben oui, c'est certain... Et sinon, on vous verra pour la prochaine assemblée des co-proprétaires, m'sieur Simonzy ?

— Mes braves ! Bienheureux celui qui prédit l'avenir !

— On vous envoie un carton d'invitation quand même, hein ? Y'aura de l'aguen glace au buffet...

— Faites donc, qui vivra verra...

À croire qu'il avait un sacré secret à cacher, l'écrivain. Un tas de fumier, une montagne de bousin ! Une vie un peu trop privée. Quelque chose d'intolérable... La superbe de Simon Simonzy bascula dans sa boîte à lettre le jour où il en ressortit un drôle de trac écrit par un corbeau du nom de « La tache ». À sa lecture, il lâcha un « Ho ! » terrible et l'écrasa du talon, qu'il disparaisse. Il n'empêche, depuis, l'écrivain du drôle de petit immeuble ne fut plus que l'ombre de lui-même.

Le pire se fomentait dans les caves absurdes de l'immeuble débile et ses habitants, plus enclins à vivre en surface, l'ignoraient... Les plus hautes instances de l'Etat avaient été avisées par qui de droit. Lequel ? Pourquoi ? C'est une toute autre histoire. Passionnante ?

Moi, Ernest Frometon

[Kelig](#)

Mise en joue

Dans la cour
De l'immeuble
Débile
Je fais un petit tour
Pour ne pas me faire
De bile

Je je
Pense à toi
A nous
Je me joue
Contre les joues
De vous
A genou

J'hibou
Au hérisson saoul

Courant dans l'herbe
De souris

A je nous
Je me noue
Aux bisous
Des bi joues
Sans joujou
Ni bijou
Je ne me joue pas

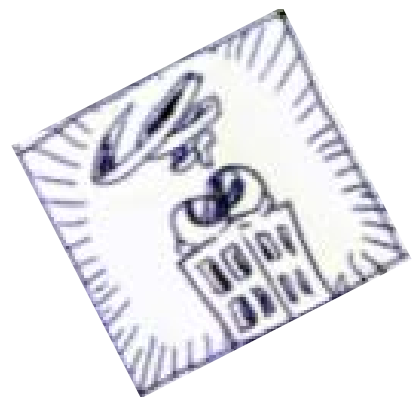
Mais i' i'
bout
I' crie
et met en joue
Le hibou debout
Du bout du nous

Ses cailloux entre les
joues

I' i' pool
Avec des rayons x
I' poux à la tête
Au cou ics
Aux ailes
Coup pan pan
Houx houx

Je nous voue
Tombe dans les
choux

Je finis dans la tour
En rond
Un peu concon
J'allume un cierge
A l'entrée
Du grognon d'égout



DANS LES SUBWAYS DE L'IMMEUBLE

[Mireille Disdero](#)

Avec son tralala, son petit tralala !

Louis Jouvence dit « Le Guen » créchait le jour dans la salle des archives tandis que la nuit cette andouille bossait dur dans les subways de l'immeuble.

Et qu'allait-il besogner entre ces murs moisissés par les années galères des entassés ici-dessus ? Ca vous plairait-y de l'apprendre de source sûre ? Alors écoutez bien, je ne vais pas le répéter, je ne suis pas bête, hein...

En fait, le Guen ne traficotait pas dans le travailleur clandestin comme on aurait pu l'imaginer vue la taille des caves. Non, au Louis... c'était pas son truc. D'ailleurs dans ces bas-fonds, il aurait pu tout aussi bien cultiver les bolets hallucinogènes car quand les inondations ont saccagé la ville l'an dernier, des lactaires se sont mis à pousser sans qu'on les sonne. Naturellement... vous voyez ?

Le Guen son idée, c'était l'élevage et le commerce des vampires. Eh, pas ceux des Carpates avec des crocs, une cape et un petit tralala, non. Lui sa passion c'était les vampires avec des ailes et la tête à l'envers. *Des chauves-souris hideuses !* A hurlé ma Lily quand elle est tombée, une nuit de déveine, sur l'élevage du zig des archives.

En plus, il faut savoir que les bêtes du Guen étaient souvent à voltiger comme des malades, genre la patrouille de France, leurs ailes atrocement déployées dans les couloirs de l'immeuble. Une terrible nuit d'orage où l'électricité a été coupée en même temps que le match à la télé... le pire est arrivé. Ouais. On ne sait pas comment ça a pu se goupiller ct'affaire. D'habitude les greffiers et les museaux font la peau aux rongeurs - *ailés ou pas* - mais cette nuit-là, faut croire que le diable *himself* s'en est mêlé. Ces bêtes importées clandestinement d'un pays où les gens vivent la tête en bas et les fesses en l'air comme l'hôtesse de Dutronc, bin elles ont saigné le chat de l'écrivain et le teckel de la Tache.

The Coach (interlude)

rollerpen

Quand on l'appelle, Paul Le Guen, il vient. À la volée, en poids sec, le tacle net : Patron.
Sous ses mines de presque rien. Du tout.

Ex-entraîneur du Paris Saint Germain, gargouille ! Passez la moi l'expression ! Putain !

Et si j'osais : Fine.

S.O.S – PAPA – TANGUY - CHARLOT. On le bipe pour une larme d'hérisson le Le Guen... Et il accoure, toujours à la rescousse, Paul.

Tout le temps – l'expression est précise – on larmoie, disloqué : « Je suis dans la merde, Le Guen ! »

À chaque coup cette réponse : « T'es dans la merde ? Il faut que tu sortes de la merde ! »
Logique implacable. Du tout implacable, Paul Le Guen.

L'immeuble débile l'appelle.
Le coaching est à la mode !

*On avait aussi pensé à Jean-Pierre Papin. Ben pourquoi ?
Isn't it stupid !?*

Le stylite est sans style 1

[Patrice Maltaverne](#)

idem		
Assis au plumard	*	Au fond de son lit
J'empile quelques fenêtres	Des écrans ils hantent	*
Sur mon échiquier	Mon œil qui ne pleure plus	Et moi je rigole
*	Où le cul est froid	Si quelque chose va mal
Contre l'ennui	*	J'envoie la police
La police a acheté	Je zappe à mesure	*
Ma pose immobile	Qu'un objet dans sa lucarne	Il y a deux cadres
*	S'active à fond	Lugubres comme des manches
Y a pas longtemps	*	Quand ils se confessent
Ils m'ont coupé le petit bout	Sur l'écran premier	*
Plutôt pédophile	Les jeunes cons organisent	Le reste du temps
*	Des piquouses au malt	Je compte sous le vernis
Voici un bon poste	*	Les mouches qui pètent
Pour cet immeuble débile	La mémé d'en bas	*
Regarder les tronches	Postillonne à la télé	Toby le chien
*	Avec son tricot	Habite avec son vieux
Pas de larmes en sus	*	Entre télé puces
Dans le magasin des cœurs	Les troisièmes tirent	*
Que l'image à plat	Des faciès de chômeur	Et du ciel sept
*	Toute la journée	Mon salaire est reversé
Le cierge est con	*	Sur un compte en Suisse
Dans sa tête de bouteille	L'état me nourrit	*
Il hait les clébard	Pour garder l'ordre public	Je n'existe plus
*	Au milieu des nazes	Des fois le sexe m'habite
Y a pas que lui	*	Mais ils sont trop vieux
Je dénonce à fond la caisse	Laure en quatrième	*
Les personnes bizarres	Phagocyte les mecs jeunes	Les immeubles en ville

Où pleurent les bouts de choux	*	Qui a mal... sa gueule en sang
Ont giclé d'ici	Je les rhabille tous	Je grossis un max
*	Sur ma carte du pas tendre	*
Faut pas que je sorte	Mémé n'a qu'une dent	Des aiguilles percent
Sinon j'irai à la crèche	*	Son museau il hurle en clebs
Sortir le colosse	Les poitrines plates	Pas gai c'est la fête
*	Des consoles me dépassent	*
Tandis que là rien	Sans lunettes noires	Encore un coup
Le sommier craque à l'aile	*	Du concierge celui-là
Laure s'envoie en l'air	Ça vaudrait peut-être	Je le mate en face
*	Le coup un peu de bordel	*
Un intermittent	Chez ces guignols morts	Il cache surtout
Après la pause du midi	*	Dans une poubelle sans fond
Miteux la rembourre	Tiens voici Toby	La crasse d'une âme

L'anus d'Anais

[Thierry Roquet](#)

c'est là qu'on fait dormir les poubelles Ça ferait un sacré baratin pour le médecin traitant pour le premier psy venu ou pour sa mère si sa mère le savait et l'immeuble compte plusieurs étages d'où l'on peut se jeter ensuite parce que dans la cave à foutre, avec les seringues, avec les rats, c'est là que les 3 l'ont baisées dans le noir, au 2è sous-sol juste une petite loupiote jaune contre

le haut du mur Ça t'a un petit air de prison SS d'interrogatoire de la Milice on avoue presque tous sous la torture on fait ce qu'on demande et toi tu vas nous sucer petite Salope Suceuse

Nous on est la milice du foutre à avaler faut pomper du dard bouffer des queues Ça te prend dans la chambre froide de la torture au 2è sous-sol ou personne ne vient jamais la nuit avec les

seringues avec les fous c'est comme Ça que Ça se passe chez eux et tu n'y pourras rien avec ton rimmel sur le sol avec tes poils pubiens collés les uns les autres avec ton visage déformé éjac faciale Anus défoncé A genoux Accroupie Penchée Forcée Au milieu des poubelles au milieu des burgers éclatés au milieu des odeurs de merde de décomposition des claquements de cuisse au milieu du noir avec juste la petite loupiote jaune qui va griller sous les cris étouffés d'Anais Anais ? Anais qu'elle s'appelle quand on l'appelle gentiment quand sa mère l'appelle de loin

Si tu dis quoi que ce soit, hein... et on lui a fait le geste du couteau sous la glotte lentement sourire en coin de la bête qu'on égorge pour le sacrifice ou pour la fête à la grenouille et elle remonte sa petite culotte toute tachée qu'ils ont déchirées et ils s'en vont ils s'en vont devant elle la laissant seule et c'est comme si l'immeuble entier les voisins le concierge l'écrivain se vidaient les couilles sur Anais et qu'on venait d'entrevoir les entrailles de son silence de mort

Anais ? Anais qu'elle s'appelle quand on l'appelait gentiment appartement B – 3è étage là ou l'attend sa mère et son petit frère au bavoir et son père peut-être aussi Who knows. Anais ?

« Après »

[Ludovic Kaspar](#)

On se regarde en chiens d'acier autour de tables posées sur les pavés de la cour. Potel fend le silence instable : « J'ai utilisé le p'tit bois pour allumer le feu du grand fourneau, d'façon ça va pas durer longtemps, on peut bien se bouger les coudes, pis si quelqu'un a une meilleure idée, si quelqu'un a du carton... moi, j'ai fait c'que j'ai pu, y'a pas marqué monsieur bricolage, 'spa ! La séquence est ouverte, table bancale ou pas. »

« Séance, Potel, séance. » crachote Simonzy – crachote comme un cobra sénile mord sa proie sans crochets ni venin, le reste d'une habitude. « Toi l'écrivain tu la boucles, t'as plus d'quoi prendre tes grands airs après... » marmonne Potel l'œil en dessous des entendus. « Tais-toi, Potel ! » hurle le type du troisième, celui-là même qui avait découvert l'hérisson accroché à la gueule de feu chien Potel, le chien sans nom, le chien inconnu pour qui le fourneau semble dédié, au nom de tous les chiens tombés au combat contre des roms sans foi ni loi. À cause des hérissons qu'ils colportent, ces tatares sanguinaires aux animaux d'immonde compagnie.

Un noir, le type du troisième étage. Grand, bâti comme le Kilimandjaro, avec ses cheveux crépus blancs comme neige. On ne s'y froterait pas. Potel se tait. Un noir... Le Guen et Muscadine le fixent avec... Le Guen n'en pense pas moins, d'ailleurs il n'en souffle mot. Mademoiselle Muscadine ne ravale par contre rien ! « Monsieur, j'ignore d'où vous vient ce teint de charbon, il ne vous donne certainement pas le droit de traiter notre pauvre concierge, surtout après... ». Elle stoppe net sa tirade. Quel est donc le charme de ce mot « après » ? Bouffeur de langues.

— Bien, avant de conclure, commençons. J'attends vos doléances.

— Je manque régulièrement de papier toilette...

— Le remplacement du PQ est à la charge de l'utilisateur qui excrée.

— Comment ça qui excrée ? Qui fait caca, vous voulez dire ?

— Tout à fait. Encore une chose ?

— Après ce qui s'est...

— Ta gueule, par pitié !

— Zut de zut, pardonnez-moi.

— Et sinon, madame monsieur, vous avez des nouvelles de votre petite Anaïs ?

La réponse aurait pu monter sous forme d'un sanglot à fendre les pierres, mais non... une coulée de larmes silencieuses sur quatre joues blêmes. On est pudiques chez la petite...

— Sur ce, la séquence est close. Ca sent l'oignon ici, vous trouvez pas ?

On se lève pour rendre un dernier hommage en cercle autour du fourneau. On en profite aussi pour se froter les mains... il fait froid. Et dans ce froid s'élève une fumée blanche à l'odeur âcre.
Le vieux du dernier étage en a des suées. C'est le genre d'odeur qu'un être humain n'oublie jamais ?

Feu de camp

[Marlène Tissot](#)

P'tit Louis desserre pas les dents depuis l'autre jour. Ça choque pas grand monde ici remarquez. Il a jamais été causant.

Ptit Louis a le front barré d'un grand pli depuis l'autre nuit. Un grand pli d'inquiétude et de rage. C'est que Ptit Louis, l'autre nuit il a tout vu. Enfin plutôt tout entendu. Il était là depuis des heures, planqué dans un recoin de la cave, avec son chagrin et la lettre froissée. Une lettre d'amour d'Olga à Lily.

Ptit Louis reluque Lily depuis des siècles. Enfin, façon de parler vu qu'il est pas bien vieux. Pourtant, chaque fois qu'il la croise dans l'escalier et que ses yeux à elle glissent vers son regard à lui, il inspecte le bout de ses souliers en essuyant sa morve d'un revers de manche. Alors pour ce qui est d'envisager une déclaration d'amour...

En tout cas, s'il devait écrire à Lily, il ne le ferait pas à la machine. C'est moche. C'est froid et impersonnel. Et puis c'est louche une lettre d'amour dactylographiée ! Dans l'immeuble, y'a que l'écrivain qui tape à la machine. Et on se demande ce qu'il peut bien écrire comme conneries !

Des lettres d'amour signées Olga ? Et pourquoi pas ! se dit Ptit Louis. Alors, sur un coin d'enveloppe déchirée, il demande « C'est toi Olga espèce d'enfoiré ? » et il glisse le papier dans la boîte de Simonzy.

Mais Ptit Louis a toujours son pli sur le front. Et s'il ne desserre pas les dents, c'est pas à cause de l'écrivain, ni de l'élevage de chauve-souris de Le Guen. Les bestioles, ça fait un bail que Ptit Louis est au courant de leur présence dans les entrailles de l'immeuble et elles font plus de bien que de mal.

Non, Ptit Louis n'est pas causant. En général il préfère bomber ses humeurs sur les murs. Mais il se demande si cette fois, ça ne vaudrait pas le coup qu'il ouvre sa gueule. Parce qu'il était là l'autre nuit. Et il a tout vu. Enfin plutôt tout entendu. La voix d'un des trois gars, il sait à qui elle appartient. Il voudrait bien lui faire la peau à cet enfant de salop. Sauf qu'il est pas bien grand Ptit Louis.

Les pleurs d'Anais font raz de marée dans les souvenirs de Ptit Louis.

Il faut faire quelque chose. Quelque chose comme cramer cet enculé, se dit Ptit Louis. Après tout, le clébard y est bien passé...



Little fifteen

[Depeche Mode](#)

Little fifteen
You help her forget
The world outside
You're not part of it yet
And if you could drive
You could drive her away
To a happier place
To a happier day
That exists in your mind
And in your smile
She could escape there
Just for a while
Little fifteen

Little fifteen
Why take the smooth with the rough

When things run smooth
It's already more than enough
She knows your mind
Is not yet in league
With the rest of the world
And its little intrigues
Do you understand
Do you know what she means
As time goes by
And when you've seen what she's seen
You will
Little fifteen

Little fifteen
Why does she have to defend
Her feelings inside

Why pretend
She's not had a life
A life of near misses
Now all that she wants
Is three little wishes
She wants to see with your eyes
She wants to smile with your smile
She wants a nice surprise
Every once in a while
She wants to see with your eyes
She wants to smile with your smile
She wants a nice surprise
Every once in a while
Little fifteen

Carie d'Arthur

[Benjamin Gimenez](#)



Débile of love

Kelig

Elle, c'est Mira, belle comme un soleil. Mais Mira belle, comme un soleil, est brûlée par son soleil. Il l'éclaire de l'intérieur, mais l'extérieur inonde l'immonde. Wasisdas ? A la fenêtre, j'observe avec des tâches dans l'oeil, pas ménagère, je suis comme elle collée à elle, à l'aide Mira, culeuse aura d'Mira ble, j't'aime comme un bordel d'putain dit m'meuble.

J'ai aussi un hérisson à l'intérieur, un hérisson tout roux, que je protège comme un pélican, une espèce rare, qu'on cherche à écraser de partout. Z comme zoo. Qui piques et des calligrammes ! Je sais que toi aussi tu griffonnes des machins si mon voisin.

Dehors du chénou, il arrive d'autres trucs à point de suture, à ratures. Nous on aime les histoires, on s'en raconte par moment pour voyager dans notre île à ailes. A la sortie de secours quelques instants du paquebot médusé, on passe dessous le panneau on se met au vert. Comme une lettre à la poste, on s'effeuille, après une mise en boîte. Des histoires d'amour à faire pleurer nos oignons, petites comme des brins

d'herbe, on se papille la papeye, elles nous font fondre les boutons d'or, dans les pâquerettes du p'tit coin de verdure au pied de l'arbre immeuble. Des histoire de hall, comme si on voyageait dans un train fantôme, desserte à l'hagard d'une hors.

On s'en foot, on voudrait faire partie d'une équipe, mais c'est l'épée dans l'eau, à cause de Damoclès, qui nous cherche des noises - un cri déchire un blues gin la nuit - des loyers impayés, des fruits pourris sans but. L'aut' qui chie pour pas se laisser crever, qui chie sur les coupeurs de têtes pour pas être disparu dans la rue, nu comme un trognon, un squelette d'arrête from a thon. Pour pas s'enfermer, qui sort faire trois pâtés, qui se sent attaqué le nez sur le béton.

Et puis la cave, où on a entendu l'autre fois les hurlements de baraque hantée, habitée de démons. A les chasser, mâle et fils, pour de bon, au balai de sorcière !

Y'a le rêve en corps heureux, la poésie pour déguerpir la saleté de l'environnement pollué, de cette tour de Babel, à l'allure Thatcher no babilienne, on n'ose sortir sans son sac à rêves sur l'épaule, sa besace à ta lis man de Bab-El-Oued. En écoutant un son de biniou,

pour chasser les poux du Babibel. On se colle à la main, à la bouche, on cherche un coin de pré vert, pour oublier les pervers invisibles, qui se cachent pour continuer à exister, pour ne pas disparaître au grand jour. Drôle de concile y a bulle, à l'entrée, quand ça dégénère, après les cris de clebs en macramé.

Pour éviter les vampire, on s'embrasse après avoir mangé l'ail, I love, on boit un coup de vin, sans muscadine, au pot el ahihi on en rie, on se noie dans la nuit d'eau de malt, Mira et moi Ferndand Prunier, Mira, belle comme une étoile et moi son arbre je me tends vers elle comme un arc me branche, et je pousse mon cri j'hibou d'garou waouhouuu. On se donne un peu d'amour pour ne pas finir à l'Ouradour. De l'amour, le seul truc qui soit pas encore queue débile et capable de jouer du piano de bout, dans c't'univers cité déglingué !



Des mots pour le dire

[Hervé Grillot](#)



P'tit Louis tire sur son Alcaline, le bout de la langue juste là - entre le plus et le moins-plus ou moins en picotements, en micro-brûlures, entre plaisir et souffrance.

P'tit Louis insiste en glissant, s'accroupissant le long du mur d'ombres. Le cul sur les talons, à sucer sa pile à volts, un tiraillement de la langue vers le dedans.

P'tit Louis voudrait dire, bien ses mots pour décrire, au dedans. Le poing serré sur la pile, sa langue et son dedans.

- Anaïs ?... Anaïs ? (la voix de la mère, au loin)

P'tit Louis veut tout dire, tout vomir.

Alors, il se relève dans le noir du couloir, tâtonne, assomme l'inter-clic-rupteur, fil, courant alternatif, starter, gaz, néon, lumière. LUMIÈRE BLANCHE !

P'tit Louis tire son bonnet, cherche ses mots dans sa musette, en bombe, vandale, noire d'encre. P'tit Louis agite le tube en alu, la bille en acier, tacatata et, le doigt sur le détonateur plastique, avide, rapide, il trace :

« A.N.A.I.S »

- Anaïs ?... Anaïs ? (la voix de la mère, plus nette)

Tréma en deux pshitts.

P'tit Louis a l'habitude, fluide... arrondis, lignes brisées : barbelés... en un cœur enfermant Anaïs.

La main dans la musette, un « + » en rouge sang.

– Anaïs ?... Anaïs ? (la voix de la mère encore plus proche)

La main, putain, la main, la musette et, en violet, le nom de l'enfant d'putain...

Minute-clic-rie et noir absolu.

P'tit Louis continue, en apnée, dans l'épaisseur abyssignale... pshitt tchiiii pshiiitt tchiiiiiii tchii tchi

Silence. C'est tout.

P'tit Louis a trouvé les mots pour le dire, ses dents figées dans l'Alcaline, sa langue de muet passant, cherchant la vie électrique, entre plus et moins.

Silence. C'est tout.

– Anaïs ?... Anaïs ?

La porte des caves s'entrouvre sur une main de femme cherchant l'interrupteur.

P'tit Louis disparaît dans le mur.

– Ah, te voilà donc, Anaïs... Pourquoi tu ne réponds pas quand on t'appelle ?

Anaïs est là. Anaïs ÉTAIT là. Elle semble presque satisfaite.

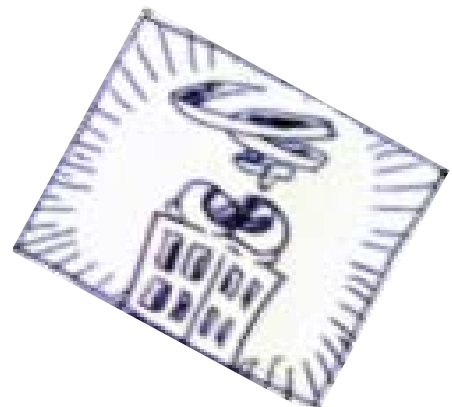
– J'arrive, m'man.

Tout le monde quitte le couloir des caves.

Seule reste une drôle d'odeur... délétère.



Photos Hervé Grillot



*Anaïs, je
m'appelle
A.N.A.I.S.
[Mireille Disdero](#)*

*Ils
disent :*

*« Inutile
de chauffer
les bennes
à ordures*

*ou les
souris du
Guen ».*

*Alors dans
les caves
c'est le
froid,
glacial.*

*Je
m'appelle
Anaïs, pas
"petite
 salope" .*

A.N.A.I.S.

Un soir d'ennui et de télé en panne, l'écrivain s'est couvert comme un ours puis il est descendu aux enfers de l'immeuble bomber du Dante sur les murs, comme si tout le monde pouvait piger.

Perdez tout espoir vous qui entrez ici ! Pauvre petite tête, à qui tu crois t'adresser, avec ta littérature... Aux murs ! Je parle aux murs, comme d'hab.

Pourtant une nuit, quelqu'un s'est accroché à ta phrase comme au seul rocher solide dans les marécages. Tu as sans le savoir fait preuve d'humanité, toi l'écrivain. Quelqu'un dans le noir, avec juste une loupiote jaune pour respirer, t'a été gré longtemps d'avoir dessiné les mots au fond de la cave. Avec des riens on peut tenir des heures et s'en sortir sans mourir de honte, sans mourir tout court. Celle qui fixait obsessionnellement ta petite phrase d'intello pendant qu'on la forçait – *vois-tu* - y a trouvé un résidu d'humanité auquel s'accrocher. Et c'est pas rien. Alors, pendant que ça durait - et ça s'éternisait forcément, ils étaient trois et pas des plus rapides du cerveau comme du reste ! - la tête de la fille aux cheveux soyeux noués dans un chouchou « Elite » des supermarchés, la tête d'Anaïs avec tout ce qui était dedans s'est arrachée de son corps... pour ne plus le sentir. Elle n'a trouvé rien d'autre pour se tirer de là. *A.N.A.I.S., pas petite salope. Je m'appelle Anaïs...*

Après les trois ont filé, lardés de menaces

classiques : *Tu la fermes salope*. A ce point atteint, elle a encaissé sans pleurer. Elle n'avait plus rien à pleurer. Et puis tu sais l'écrivain, le pire pour elle, pendant les mois qui ont

suivi, ça a été surtout l'odeur, cette chose mélangée au désordre et à la saleté des coups... parce que l'odeur reste dans la mémoire. Tatouée. On peut frotter la peau des millions de fois, ça ne veut plus partir. *A.N.A.I.S. Je m'appelle... Tu la fermes !* Bien sûr qu'elle resterait muette. CA, on ne le dit pas sinon les autres apprennent qu'on n'a plus de figure. Aussi longtemps qu'on peut on le garde caché dans la chambre froide, là où on congèle la mort.

... Après ? Anaïs s'est relevée en tanguant quelques secondes, comme sur un pont de bateau après la houle. Elle a remis lentement – gestes automatiques – sa robe dans le bon sens en insistant sur le pli, là-devant, puis elle est sortie sous le regard de Ptit Louis collé au même silence électrique. Enfin, avec l'application d'un automate, elle est remontée vers son étage qui n'en finissait plus de l'appeler. *Oui man, chuis là...*

Et Ptit Louis qui aurait bien aimé pleurer pour elle, juste parce qu'il savait, mordait sa manche en crachant le feu de quelques volts périmés.

Mira compte pas pour des prunes

[Marlène Tissot](#)

Belle Mira goûte aux douceurs de Fernand.

Pour l'instant.

Mira aime les histoires d'amour.

Elle les collectionne,

les attrape d'un geste souple

dans les mailles douces de son filet.

Elle papillonne.

Mira voudrait bien épingle le Ptit louis dans son cahier à souvenirs. Sauf que Ptit Louis rêve à Lily. Ca crève les yeux. Et puis Mira, belle comme la lune, est aussi mûre qu'un joli fruit d'automne. Elle sait les plis du sourire qui persistent au coin de ses yeux même quand elle retrouve son sérieux. Elle sait la lourdeur plus évidente de ses seins. Ptit Louis, jeune arbuste encore frêle aux rameaux rebelles et cinglants. Mira voudrait bien faire ployer ses branches, juste un peu...

Avec ses airs de footballeur, Le Guen est assez séduisant. Pas forcément futé mais bien gaulé. Mira ne dirait pas non. D'ailleurs elle ne l'a pas dit. Ernest Frometon, tout en douceur, à laissé dans les souvenirs de Mira surtout une ... odeur. Quant à Potel, il attend les étrennes de Mira chaque année avec impatience : pas de chèque, pas de billet, rien que du nature !

Simonzy ? Ah Simonzy ! Ce sera une proie facile pour Mira. Bien qu'il soit lui aussi attiré par Lily. Décidément, cette Lily est une sacrée épine dans le pied de Mira...

Il faut que je m'en débarrasse !

D'ailleurs en parlant de ça... Mira embrasse Fernand une dernière fois et monte se refaire une beauté. Ce soir c'est carnaval dans la cours de l'immeuble. Et Patavin portera le costume de Caramantran.

Ça est là

[co errante](#)

Monsieur Xavier ne dit jamais bonjour. Mais on sait si la journée sera belle ou pas. M'âme Yvette, sa voisine de palier, parle toujours du temps qu'il fait. Ça intéresse, forcément.

Monsieur Xavier préfère les escaliers à l'ascenseur. Mais quand celui-ci est en panne, tout le monde le saura bientôt grâce aux protestations aiguës de M'âme Yvette. Ah, je vous jure, c'est pratique.

Monsieur Xavier se déplace à pas feutrés. Le clac clac des talons de

M'âme Yvette résonne dans tout l'immeuble. Ça compense. On voit rarement Monsieur Xavier. On tombe toujours sur M'âme Yvette. Ça contrebalance. Chez Monsieur Xavier, jamais de bruit. Chez M'âme Yvette, il y a : un chien qui aboie, des canaris qui piaillent, une cocotte minute qui siffle au moins trois fois par semaine, le caquetage des amies de M'âme Yvette, la télé qui hurle et la radio qui grésille, et le tout souvent en même temps. Ça équilibre.

Monsieur Xavier descend parfois à la cave. On ne sait pas pourquoi. M'âme Yvette monte souvent sur ses grands chevaux. Et on sait toujours pourquoi. Ça rassure. Monsieur Xavier fait un peu peur. M'âme Yvette ne doute de rien. Ça n'explique pas tout, c'est dommage.

Et ce soir, j'ai un truc à descendre à la cave. Alors, j'ai rusé et demandé à M'âme Yvette de m'y accompagner. On ne sait jamais.

Tom est dans les escaliers

[Thierry Roquet](#)



Entre horizontalité et verticalité.

Entre pesanteur et légèreté.

**Il le sait il le sait combien les escaliers sont
simplement des escaliers vois-tu des
escaliers d'avant-guerre qu'ils sont parfois
étroits glissants déserts qu'ils le relie au
monde extérieur**

Tom, levé à la même heure chaque matin, au chant du coq, celui qu'il élève dans la salle de bain, un coq tout déplumé, et sale, éprouve la sensation de l'équilibre en se penchant à l'étroit balcon, du haut de son 13^e étage

Tout en bas, minuscule le terrain vague, en chantier depuis des lustres. Ca fait peu de lumière, la nuit, ou zonent des footballeurs d'ennui et des scooters pétaradants

Tom ne sort pas de la nuit, il regarde la télévision jusque tard. C'est plus reposant

Tom éprouve un peu le même vertige à la foire du trône : au sommet de la grande roue. Figé dans son oppression. Avec un "s" supplémentaire, ce serait le ponpon. Non ?

Ou quand il tombe amoureux d'une collègue de boulot qui l'allume et qu'il n'a de cesse d'y penser. De cesse, il faut cesser, se dit-il

— J'AI DU COURRIER, J'Y VAIS

Il hésite quand même :

— ALLEZ, JE M'HABILLE ET JE DESCENDS

Tom vient d'apercevoir le vélo du facteur posé contre l'arbre séculaire. L'arbre planté à la Libération par d'anciens communistes dans une ville communiste, serti d'une plaque commémorative pour célébrer un héros communiste, effacée par le temps, les tags colorés,

les insultes, par la tempête de 99, par tout ce qu'on veut. Le facteur est peut-être un communiste. Son vélo, un libéral ou un ovni

Dans les escaliers, Tom croise une vieille voisine à l'air tranquille, Mme Muscadine, qu'il salue poliment, son petit chien morveux et ronchon, qu'il manque d'écraser, d'un poil, *un jour, je l'aurai, ce roquet*, toujours à aboyer pour un rien, un hippie, qui lui propose de fumer et de refaire le monde et sa révolution sexuelle, avec lui, *je suis pas révolutionnaire, la prochaine fois, peut-être, salut man*, une jeune beurette super sexy, deux sens imaginaires, qu'il lèche, une black super sexy, un super boule bombé, qui se tiennent la main, en parlant fringues, beaux mecs, devoirs d'école, sans doute, folles de rires, et de vivre, un homme menaçant à l'étage au dessous pour une trace sur son pallier, pour un arabe de trop, pour une femme qui le trompe, pour un truc qui colle pas, *ok, ok, je baisse les yeux, j'ai rien vu rien entendu*, un ours brun, qu'il lèche, *n'importe quoi, mon vieux Tom, tu perds la tête*, tu la retrouves juste après, une clope écrasée encore fumante, une mèche de cheveux, un cheveu blanc, un épi qu'il repousse mollement, des odeurs de partout, *de partouze ? mais non, c'est ton fantasme*, Tom

Près de la boîte aux lettres, un balai, de la poussière et un alcoolique reconverti en concierge de choc reconverti en concierge alcoolique retape un pan de la sienne

Ces salopards l'ont défoncée et m'ont enlevé l'étiquette avec mon nom dessus. Un jour, faudra bien s'en débarrasser. J'ai déjà mon permis...

Pour une étiquette ? Ce s'rait dommage, non ?

Tom tousse en lui-même et d'ajouter :

Il est passé tôt le facteur, non ? Il a déposé des lettres pour moi ?

Le concierge le happe, le dévore, le bouffe, le charcute violemment de son regard visqueux. Bouffeur de chair, couteaux tirés

Le facteur n'est jamais NI en retard NI en avance, il arrive quand il arrive, c'est tout. Pfiit

Tom acquiesce :

Vous avez raison, on a tendance à trop en faire, non ?

L'autre s'apprête à s'éloigner sur son balai, avec son balai, sur sa poussière, avec sa haine, avec son pfiit, avec sa conscience, l'air de lui dire t'es qu'un branleur, tu sais, un vrai branleur et je vais te faire la peau, un de ces quatre, à toi aussi et puis il sourit à une voisine en peignoir venue se planter là entre les deux :

Bonjour, Mademoiselle Léa. Le courrier est tout juste arrivé, oui, oui. Il fait beau, n'est-ce pas ?

Dans sa boîte aux lettres, Tom trouve... un prospectus. Juste un prospectus. Une publicité pour l'acupuncture et la relaxation

Tom ramasse le prospectus vert et se demande à quoi il va bien pouvoir lui servir

Il y réfléchira dans l'escalier, à l'entame d'un long rebours, périple vers son appartement, au 13^e étage, et il lui semble remarquer qu'entre les rampes de l'escalier coule un mince filet de rivière, calme, goguenard, ou folâtrant quelques saumons, un hareng-saur, mais aussi des truites orphelines venues toutes droit d'Amérique, Montana, de bas en haut, et qu'à l'annexe du jour nouveau, quand le coq a chanté, faux, sec, égossillé, la poiscaille remonte la rivière d'escaliers en compagnie des solitaires de la communauté. Non ?



Le stylite est sans style 2

[Patrice Maltaverne](#)

*	Et le home training	Dans les gogues du concierge
Moi je reste propre	Du cadre augmentant sa prime	Qui se pointe en vrac
Hormis les enfants passés	Tobby qui miaule	*
Vivant de mes doigts	*	Ca marche aux tinettes
*	Son vieux qui rote	Potel se prosterne en peur
Mais du hérisson	Tous les chômeurs en patins	Les ouïes percées
Voici perchées les aiguilles	Raclant l'ammoniaque	*
Comme l'éprouvette	*	Il connaît ces voix
*	Le contrat précise	Les humeurs de la donzelle
Ce trésor de guerre	Qu'en cas d'extrême urgence	Quelle pute celle-là
Dont se délecte Potel	Je me dois d'agir	*
Est un étendard	*	Ah s'il pouvait juste
*	Par micro caché	Dans le manche y foutre un bras
Les autres par contre	Dans l'écrou en bas des chiottes	Jusqu'à la narine
Ne vibrent pas de liesse	Faire peur à Potel	*
Seule Laure jouit	*	Gloussante d'émois
*	Me reste à brancher	La divorcée le rend fou
J'entends tout des sons	En début d'après midi	Prêt à n'importe quoi
De l'attente que console	Consoles et micro	*
L'intimité nulle	*	Il a une idée
*	Laure a un client	Vite convoquer les familles
La merde tombant	Les vieux ronflent et dégazent	Une affaire trop grave
Des rots de bière les dents	Loin de l'internet	*
Qui montent au palais	*	Partant du palier
*	J'y vais pour gueuler	La vertu triomphera

Par un délit flagrant	*	Laure se tord entre eux
*	Voici un chômeur	
Quel plus beau cadeau	Qui pour s'occuper travaille	Les gars riant du vagin
Que de tous les inviter	Sa femme au corps	Le sang coule
Pour ses quarante ans	*	*
*	C'est le gros bordel	Merde c'est parti
Et à la bonne heure	La légitime épouse hurle	Trop loin pour foutre l'ambiance
La victime sera nue	Pour ses Assedic	Comment dire stop
Face à ses clients	*	*
*	Le vilain concierge	Potel en diable
Alors il compose	Profitant du nain tumulte	S'époumone tel Fantômas
De jolies cartes à guirlandes	Fonce vers le sexe	Sur ses deux asperges
Avec des fleurs roses	*	*
*	Y mettre une boule	Faudrait qu'il se calme
Sa langue qui bave	La toison du hérisson	Le devoir d'être une pute
Ajoute à son air malin	Pour en jouir à bloc	Est sacré sinon
Ça c'est du business	*	*
*	Présents à la tonte	Personne n'appelle
Une petite lettre	Ils s'esclaffent tous ravis	Le manager de santé
A tous les voisins béats	Et plus un ne monte	Ils préfèrent boire
Et son affaire tourne	*	*
*	La traînée que narguent	Surtout les dames
Après le boulot	Toutes les femelles en nage	Qui tiennent leur meilleur rôle
Ils frappent en chœur à la porte	Sur le canapé rouge	Pots de fleurs en kit
De la dame en rut	*	*
*	Il n'y a qu'une image	Seul Toby mon pote
Pendant le coït	Mais elle occupe l'espace	N'a pas eu sa part de joie
Ne manque pas au spectacle	De mon ciné home	Il se plaint encore
Cet orgasme à tics	*	

*

Moi j'ai l'habitude

*

Laure prend un kleenex

Mais pour eux c'est pas pareil

Les piqures le gonflent

De ses doigts fins essuie

L'immeuble est cerné

Sur son pif de vétéran

Sa blessure aux lèvres

A pattes cassées

*

*

*

Ses amants la lâchent

Un par un ils sortent

C'est là que débarque

Reprendront leurs habitudes

De la cour je ne vois rien

Le fils du vieux qui bosse

De fauves plus tard

Deux brancards repartent

Dans la zone franche

*

*

*

Potel en pleine crise

Sur l'écran Toby

Il a son molosse

Se met à virevolter

Passé en jappant il se sauve

Papa chien lui indique

Comme un cierge con

Je peux m'endormir

Un jambon tout prêt

*

*

*

Leur verre à la main

L'immeuble a vécu

Le cuissot de Potel

Les couples pensent à se fendre

Tous en tôle ou à peu près

Comme les escarres à Rimbaud

D'un gode pour Laure

Vive la police

En plus chair de poule

*

*

*

Par malheur j'ai l'ordre

Si la maréchaussée

Toby est content

D'avertir à trois blessés

Marche par paire de deux

Que son cousin Titus bouffe

Le chiffre est exact

Pour bosser un peu

Du tout laid tout nul

*

*

*

Au micro je gueule

Moi j'aime mieux

En catimini

Sur un seul bip la police

Pour pourrir ces pas grand-chose

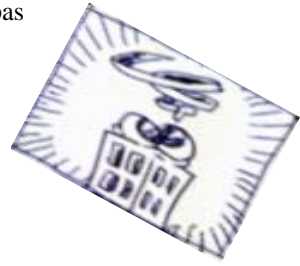
Les invités applaudissent

Tombe là dedans

User du vers trois

Cette initiative

*



Dans l'escalier

[Georges Elliautou](#)

À la sortie du bureau, il prend le bus. Puis le métro, le train, le bus de nouveau pour arriver à la cité, à deux heures de son travail, de l'autre côté de la métropole.

Le plus dur reste à venir.

Il patauge dans la boue d'une ancienne pelouse, se faufile entre les mobylettes et les landaus enchaînés dans le hall du bloc où il demeure. Dans l'escalier règne une confusion. Des poubelles renversées, des tags aux murs de la cage, des marches défoncées, des relents de pourriture, des musiques violentes, des hurlements, des plaintes, des dégringolades...

Il rectifie son noeud de cravate, enjambe des couples d'adolescents, frôle le pit-bull que sort un voisin, écarte une cohue de mômes, glisse sur un excrément, trébuche contre un drogué... arrive enfin devant sa porte blindée.

Il entre chez lui. Une mégère l'houspille.



Siphonné

[Marlène Tissot](#)

En bas y'a le père Potel qui vide son seau dans l'évier, essore sa serpillière, rince, ajoute un trait de javel, rince encore.

Plus haut, au 2-B, derrière le rideau plastifié, Lily baisse la tête sous la douche, immobile, à peine un soubresaut dans les épaules. Le jet brûlant emporte la mousse nacrée et les larmes d'un chagrin dont personne ne sait rien.

Au troisième, face à son miroir, Simonzy tire sur la peau de son cou et passe la lame sur ses joues d'un geste rapide et précis. Il se rince, tire sur la chaînette de la bonde. Les poils filent à l'indienne dans le siphon. Deux claques d'après-rasage. Simonzy sourit. Trop lisse dehors pour l'être à l'intérieur...

A côté, au 3-B « Anaïs ? Mais qu'est-ce que tu fais encore enfermée là-dedans ? » derrière la porte verrouillée « J'arrive m'man » Anaïs vomit en silence sa détresse, sa rage indigeste, la douleur indicible qui la ronge comme un vers solitaire.

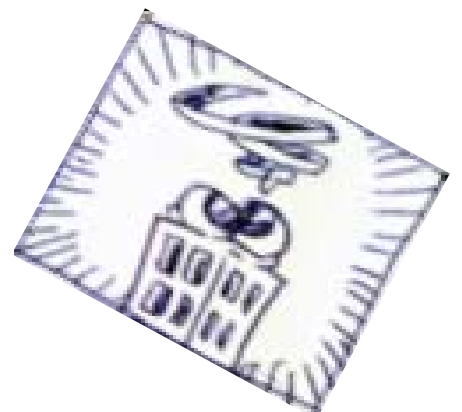
Sur le palier du dessus, M. Frometon tire la chasse sur les vestiges d'un repas fade comme sa vie, remonte sa froque, se dit qu'il faudrait qu'il rachète du papier avant d'arriver au bout du rouleau....

Mme Muscadine fait sa vaisselle en économisant l'eau comme elle économise le reste, s'essuie le bout des doigts avec un demi Sopalín, attend que la deuxième passe de café ait fini de couler.

Au cinquième, M'aâme Yvette chante à tue-tête en lavant sa salade. Son voisin Monsieur Xavier vise l'email de la cuvette pour pisser sans bruit.

Tout là-haut, Tom change l'eau des truites dans son lavabo. C'est peut-être bien des truites ou autre choses. Comme un crabe qui lui bouffe les entrailles...

Et l'eau, chargée des souillures, des chagrins, des non-dits, glougloute impassible, dans les tuyauteries de l'immeuble, dans l'intestin du géant.



COMME EN 40

[Hervé Grillot](#)

Il est tard. Comme toujours.

Vous attendez devant l'ascenseur. La petite lumière clignote.

Vous êtes fatigué. Indubitablement fatigué. Indub... Hum, oui, vachement fatigué !

La porte de l'ascenseur s'ouvre. Vous vous retrouvez face à un zigou. Etrange. Coincé dans un coin de la cabine. Hum, vous montez quand même. La porte se referme.

Grand... Hum, dégingandé. Un costard chic... Hum, un peu court aux chevilles. Au garde à vous. Ses deux mains, devant, serrant la poignée d'un sac d'école pour grand.

La tête. Drôle de tête. Ebouriffée. En pétard... Hum, indubitablement en pétard.

Il vous le dit. Alors, vous le lui dites aussi : Bonsoir !... Hum, 'soir !

— Vous pas d'ici ?

— Hum, non, moi pas...

— Vous Polonais ?

— Non (les Polonais habitent un étage plus bas. Et lui, c'est un Quoi ?)

— Vous travaillez ici depuis longtemps ?

— Hum, oui... Entreprise... Hum, sale boulot.

— Fini vous sale boulot. Nous aidons famille gérer son budget.

Bah, encore une O.N.G. ... Hum, nous, Nous, NOUS... Louis XIV !

— Notre carte visite. Connaissez Groupe Citi ?

— Citi-bank ?

— Oui, filiale à nous... votre carte ?

La porte de l'ascenseur s'ouvre. Vous sortez. Pas lui.

— Eh... mais...
tendez !

La porte de l'ascenseur s'est refermée. Vous vous en êtes sorti. Pas lui.

Vous hésitez un peu. Va-t-il rouvrir la porte ?

Mais vous êtes vachement fatigué... Hum, oui, indubitablement.

Alors vous foutez le camp. Ouvrir la porte de votre appartement.

Des bruits. De palier à palier.

— Oumpf... Où est lui ?... Parti... Parti ?

Vous pensez à ses cheveux ébouriffés... Hum, vous retournez sur le palier. Il est là, au garde à vous.

— Voilà, avec nous, vous pouvoir arrêter travailler ... bons placements... bons... sages...

Vous pensez au chien que vous n'avez jamais eu, à votre manière de le flatter.

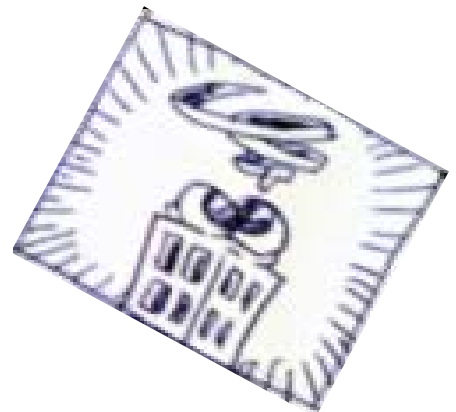
— Hum, mais moi j'aime ce sale boulot.

— Ah... Vous, nous, prendre un café, d'abord, faudrait. Prochaineivement !

Un Allemand ?... De l'Est ?... Hum, vraiment à l'Est alors.

— On verra, pas avant l'année prochaine. Suis très pris en ce moment.

Et vous fuyez... Hum, indubitablement. Comme en quarante !



LA BEAUTÉ

[Georges Elliautou](#)

Jamais il n'avait vu une femme aussi belle ! L'harmonie de ses formes et son visage d'une rare beauté l'enthousiasmèrent. Il la suivit.

Elle se dirigeait vers un immeuble décrépi. Y pénétra.

Déconcerté, il franchit néanmoins l'entrée lépreuse à son tour, gravit les étages aux murs écaillés, arriva sur un palier crasseux au moment où elle refermait sa porte.

Il s'en approcha, retenant son souffle, glissa un regard à travers le trou de la serrure. Dans l'unique et pauvre pièce, elle se défaisait, ôtant sa perruque, son masque, ses seins, sa croupe... Apparut alors la nudité d'une vieille femme qui se penchait sur un chat galeux pour le caresser.

DEBILUS TRIMARDUS

[Benjamin Gimenez](#)

Je rentre chez moi, retour de trimard —

12 ans que je trime, j'en ai marre !

Je rentre. En bas de l'immeuble,

il y a Momo et ses copains,

toujours ponctuel le Momo,

soucieux du travail bien fait,

il est commerçant, illégal certes,

mais il tient son business,

chaque soir, sauf mois d'août

— Salut Momo !

— Ouaich, tranquille ?!

T'as raison Momo,

le travail, c'est pas la liberté, profite !

Moi j' rentre dans ma cage à pieu, je m' sens vide ;

4^{ème} étage. Dans mon immeuble,

y'a ceux qui bossent et ceux qui traînent.

Les deux s'emmerdent, c'est une banalité.

Mais je rentre, l'ascenseur m'ouvre ses portes

Tiens, soleil d'acajou.

— Salut Ayata ! Tu files où comme ça ?

— J'vais à la danse, j'suis à la bourre ! À bientôt...

— Ciao !

Elle a filé, comme un éclair d'ambre...

Ayata, c'est une de ces filles de banlieue,

traversée par la vie, jamais par l'ennui,

elle s'occupe des devoirs de ses frères et soeurs.

Et puis elle aime...tout simplement.

Elle trouvera sa logique et sortira de cette boucle infernale,

elle ne se laissera pas acheter son temps

elle ne le vendra pas pour n'importe quoi,

n'importe qui,

c'est l'Amour qui la protège,

notre petite étoile d'ébène,

Ayata !!!

Le temps, les grosses machines cybernétiques me le sucent

en échange d'un pieu,

un lavabo,

une douche,

un frigo,

trois plaque électriques,

une salle télé avec un canapé.

Tout cela pour être propre et reposé

pour le bouffe-temps...

« Trimons pour vous mon Seigneur
aux voies impardonnables... »

Mais voici la porte de chez moi,
la clef dans la serrure,
je rentre chez moi.

Toc !Toc !Toc !

— Un instant !

— ...

Tiens, c'est Ludo, mon voisin,
il boit, et il écrit.

— Ciao, Ludo !

— Salut, dis moi, tu as écrit un p'tit texte pour le journal de l'immeuble ?!

— Heu...non, pas le temps, mais j'y pense dans les transports...

— Ben grouille, t'as quinze jours !!!

— T'es dur...

— Ça marche comme ça ! Bonsoir ! Et ne r' garde pas trop la télé !!

— Ciao !

Y rigole pas avec le temps qu'on a pour nous, Ludo.

Dans notre immeuble débile, il y'a toujours des petites brèches
pour tenir à plusieurs, pour gratter un peu de temps...

Benji

Bouton rouge mon amour

[Thierry Roquet](#)

Mademoiselle Muscadine,

Bien que j'ai des dossiers plein les mains à ne plus savoir m'en couper les ongles, je profite d'un voyage d'agrément entre N'Djamena et notre chère marchée française, à bord d'un Airbus d'une confortabilité, bref !

J'ai pris connaissance de votre courrier effrayant en date du 17 Octobre 2007 et j'ai aussitôt repris l'initiative d'alerter les télévisions d'état, du câble et du satellite, sans omettre la TNT, tous les ministres concernés, les secrétaires d'Etat concernés, Gala, Voici, Paris-Match concernés, les préfets concernés, les maires concernés, les parents concernés, les enfants concernés, les éleveurs de blanche concernés dans tous les pays de l'Est, les acteurs américains concernés, les présidents américains concernés, les concierges conciergés, les balais balayés, l'Otan machiné, l'Onu poil au zob, la SDN, l'Europe des six, des sept, des douze, des mille concernée, le Larzac et le Morvan, la Bretagne et le Poitou, la région parisienne dans son ensemble, le Vélib sans parking et la R-tap en grève, les enseignants, les médecins traitants, les auto-écoles concernées, les maisons d'édition, les gens ayant déménagé en 1967 concernés, les teckels, les chats prénommés Richelieu concernés, et je vous fais grâce de la facture en papier, fax, téléphonie fixe et mobile, croquettes, je vous passe les poignées de main, les sourires, les paroles creuses, comme vous et moi, Mademoiselle Muscadet, je vous passe les visites aux infirmières bulgares, les voyages à Bruxelles, les tournées en yoghourt, defant le tribunal vénal, afin que de tels agissements dramatiques, afin que de tels phénomènes mondialisés jusqu'au 12 de la rue Lepic, ne se reproduisent plus et je vous le dis haut et fort, comme je l'ai dit ce matin devant encore des millions de journalistes, afin que chaque français, que chaque française, comme vous et moi, et moi et moi, mademoiselle Mescaline, et vous, en chaque lieu du territoire, en chaque hall d'immeuble, en chaque chambre à coucher, puisse vivre dignement, décemment, sans crainte du crachat, de la nudité, du regard de l'autre, sans crainte d'être physiquement torturé, abattu, avachi, miné, sans crainte d'être psycholiquement colchiqué dans le malheur près de chez vous, menacé, plié, tué, enterré, sans crainte d'être un citoyen, un bon citoyen, un citoyen fidèle, un citoyen qui vote, qui paye ses impôts, ses taxes foncières, d'habitation, dernier délai le 15, Mademoiselle Crapaudine, car voyez-vous, le vote est l'équilibre de la cité et votre immeuble, sis Rue Lepic, au 12, au 11, 10, 9, 8... « Bordel le bouton rouge, Général ! », est le berceau de la révolution du gouvernement, que j'incarne avec le sens du combat que vous me connaissez, dans son souhait d'ouverture moderne et tous ensemble, tous ensemble, tous, nous ferons face à la concurrence non moins effrayante des pays émergents, y compris rue Lepic, au 7,6,5,4. Soyez certaine, Mademoiselle Ginette, que je suivrai de près l'évolution de votre cas, si symbolique, si émouvant soit-il, et il me tient à coeur particulièrement « Bon dieu Maréchal, traduisez-moi le bouton rouge en braille ! » assurément, intensément. Je ne tarderai pas à y faire un tour, à en construire une autre, qui sait, en toute simplicité. Je suis disponible vendredi soir, par exemple, à l'heure du prime.

Dès cette nuit, je vous envoie un fourgon de CRS, deux si vous le souhaitez, la police de proximité, la police de lointaineté, la brigade des stupps, celle des moeurs, je vous envoie des gardes du corps, des pistolets-mitrailleurs de self-défense, des caméras de surveillance par centaines, par millions, et nous pratiquerons des tests ADN sur chaque personne approchant rue Lepic, du 3, 2 avec exactitude, en toute calmitude, en toute frachisitude, en toute bonne attitude. Je vous envoie, en signe de reconnaissance, en gage de votre loyauté, le catalogue Daxon et un chat sans colle que pourrez appeler Talleyrand, pour changer.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Monsieur le Président de la République... 1, 0..... (" Qu'on m'appelle Eisenhower ! ")

DJIU !

[rollerpen](http://www.rollerpen.fr)

« Si j'étais un chemin, je serais le guide des étés vers l'hiver, je serais l'automne, sage comme une photo tombée d'un arbre entre deux clichés " blowin' in ze wind "

Quels sont le nom de l'arbre et l'origine du vent ?

Son feuillage ne persiste pas, à l'arbre, ou pour conduire l'autre mystérieux, le vent, au pied d'un immeuble. Je serais la photo rouillée dans la bouillabaisse mon drapeau... une soupe de mots à la mouche entraînée pour vous entraîner à détendre vos étendards, je veux dire, les gars, la tente dressée sous vos draps ! Au réveil vous êtes fiers en râlant de pisser avec peine, de travers. Dur de viser la cuvette ! Comme un rock. Ouais.

Là, une chatte serait bienvenue. Propre et figurée la douceur féline qui chemine... Quel sort vous réserve un clito à sept plombes, mesdames ? Le chemin l'ignore comme le nom de l'arbre.

Il fait chier.

Alors, si j'étais un chemin, logiquement, je serais pas très cool-muniquant. Je poserais mon gravier au mieux du hasard. Allez, si j'étais un chemin qui écrit, je poserais les questions connes, celles qui mènent aux réponses de comptoir. Et les comptoirs, mince, c'est important depuis que l'homme chemine, navigue fameusement. N'empêche. Que j'écrirais mal en tant que chemin, ouais.

Si je persistais en tant que chemin, je déglinguerais mon cœur pour que vos mille-pieds atteignent l'entrée du champignon à étages, sans compter.

Quoi la cave ? Nan ! Parce que j'ai peur du noir, c'est simple. »

Kerkuac dit Ludo, locataire moitié squatter du 102 au 4^{ème} voulut éteindre un PC. Sa Remington pourrave sur laquelle il bavait fonctionnait au doigt, à l'œil, sans fuel. Ça changeait rien à l'affaire : il tapait de la daube sur tous les matériels depuis 20 ans. (Y compris avec la plume de hyène)

La Remington produisait juste un boucan tapageur flic flic.

Après quatre boutanches de mousseux à 85 cents, Kerkuac s'en carrait bien du confort de « Voisins, Voisines »

3H du mat : Il ronflit, fatifait.

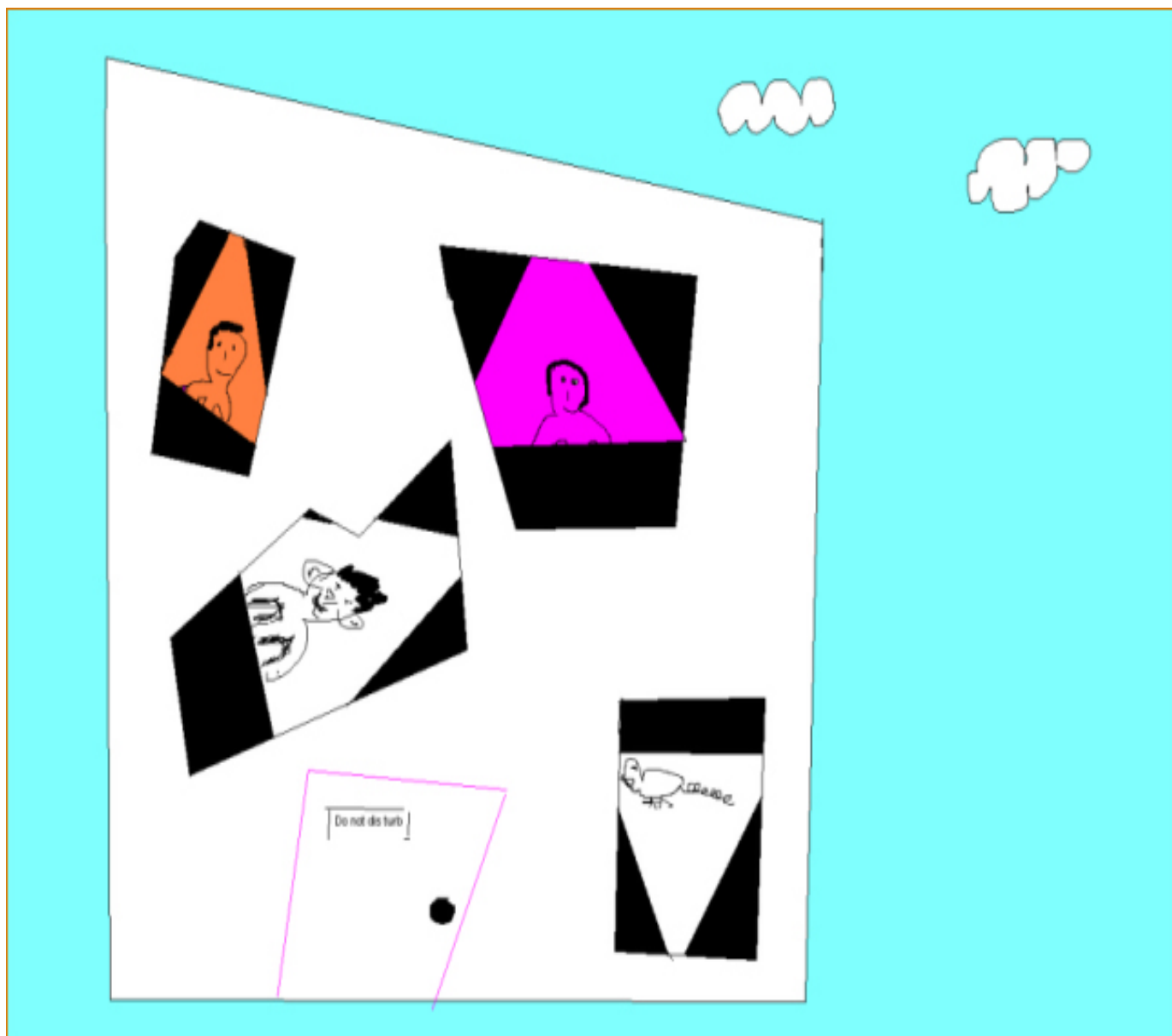
Une blatte s'endormit sur son épaupe à 3H 2mn 15 secondes...

« Florent Lavoine tu pues ! » qu'il maugréa

Il triple galopa à bord d'une mule sur son rêve de chemin...

On était presque demain DJIU !

L'immeuble Débile vu par la petite fille de [Thierry Roquet](#)



PAGE ZIC

IMMEUBLE

par [lahou 2 la world](#)

LA LOUNGE DU CONCIERGE RÊVE

[rollerpen](#)

24 heures

[rollerpen](#)

HÔTEL DU NORD (collage)

[Hervé Grillot](#)



LES PENDULES DE LA RUMEUR

rollerpen

Elle court aussi vite que Marion Johnes et sans contrôle, s'il vous plaît, boostée à la bêtise humaine. J'ai nommé notre amie la rumeur. Mamzelle Muscadine, spécialiste en mécanismes de précision, s'apprête à déboussolez les pendules, à céder le nord au sud. Gratuitement. Le geste qui pousse la rumeur dans la tête de ceux qui veulent bien l'entendre est gratuit chez les braves gens. Les braves gens... les pleins de peurs et de reproches, à tel point qu'ils la colportent volontiers au fond du sac de leur âme sainte – par contre le père Noël est une ordure.

Leur sac à l'âme rempli de larmes ravalées aux senteurs de poireau/céleri/patate/ronron pourris depuis le temps, le bon vieux temps qui a bon dos. Qui les a pourris également, parce que, comprenez-vous, avant, bien avant le bon vieux temps même, ces braves gens-là étaient clairement braves... résistants contre Pétain, Sœur Emmanuelle comme un soleil au-dessus du Caire, Zidane en finale, pimpom les pompiers, panpan la police, Zorro, Superwoman, l'homme qui valait trois milliards... Et des poussières de temps qui a bon dos. Il ne reste de ces héros en puissance qu'un ramassis de poussière purulente, les braves gens...

Mais revenons à leur reine : mamzelle Muscadine. C'est très court. D'un rien, d'une phrase, on monte un tout chez les braves gens.

Mamzelle Muscadine a dit que : « Vous savez Madame Potel, il paraît que des choses louches... ». On voit son œil droit remonter d'un cran, la voilà qui louche. « ... des choses louches se passent dans la cave du vieux du dernier étage... des choses louches avec la petite Anaïs !!! »

Alors Madame Potel a dit que et plus encore...

Ainsi l'heure de l'immeuble fut déglinguée de main de Muscadine. Un immeuble qui méritera bientôt la médaille de la débilité d'honneur. On prend les paris...

Le capuchon rouge et Mémé en loup

[Marlène Tissot](#)

Six heures douze.

Mel débarque dans la capitale. Elle remonte la capuche de son *sweat* pour se protéger de la fraîcheur matinale et charge son barda sur son dos. Elle regarde le plan du métro et suit la ligne 4 du bout du doigt. La dernière fois qu'elle est venue rendre visite à Mémé, elle portait encore des sandalettes et tenait prudemment la main de sa mère. L'eau a coulé depuis, et pas seulement la Seine...

Sept heures.

Mel se pose dans un café histoire de se pointer chez Mémé à une heure raisonnable. L'agitation des gens de la grande ville lui donne le tournis. Un joyeux tournis. L'envie de sourire qui déborde. L'espoir qui se redessine en filigrane de ses pensées.

Huit heures vingt quatre.

Mel pousse la lourde porte de l'immeuble décrépi. La cour intérieure lui semble plus petite que dans ses souvenirs. Tout est calme. Le chien braillard n'est probablement plus de ce monde.

— Vous cherchez ?

Potel, sorti d'on ne sait où, les poings sur les hanches, toise la jeune fille d'un regard torve.

— Madame Muscadine. C'est ma Mémé.

Le vieux concierge se fend d'un sourire presque sincère.

— Ce serait-y pas la petite Mélanie ? Vindiou ce que tu as poussé !

— Comme les mauvaises herbes.

— Elle est-y au courant que tu viens ta grand-mère ?

— Non... Je voulais lui faire la surprise.

— C'est gentil ça ! qu'il dit le père Potel, la lueur de méfiance illico rallumée dans son œil.

Huit heures trente cinq.

Mel frappe à la porte de Muscadine. La vieille pose son Télépoché et traîne ses pantoufles en

ronchonnant. On a pas idée de venir la déranger à une heure pareille. Elle regarde à travers le Judas. Ben c'est qui ? qu'elle se demande.

— C'est qui ? qu'elle braille.

— C'est moi Mémé !

— Mélanie !? couine Muscadine en ouvrant.

— Ça fait longtemps hein !

— Entre, entre donc ! Et retire ton capuchon qu'on te reconnaisse. Mais dis voir, t'as toutes les options maintenant. Te voilà devenue une vraie belle jeune femme !

Mel sourit. Elle ne sait pas quoi dire. L'accueil de Mémé est différent de ce à quoi elle s'attendait. Elle se la rappelait vieille acariâtre, exigeante et sournoise. Elle s'était préparée au pire. Et là...

— Tu prends toujours du lait dans ton café ma petite chérie ?

— Oui, mais s'il n'y en a pas, ce n'est pas grave Mémé !

— Tututututut, je vais en emprunter une tasse au concierge. C'est un brave homme tu sais. Toujours prêt à rendre service. Allez mon petit, installe-toi donc, j'en ai pour une minute.

Huit heure cinquante.

Mel est assise. Elle s'accoude sur le formica écaillé de la table. Elle est perplexe. Une gentille grand-mère à blouse fleurie a dévoré le loup qu'était son ancienne Mémé. Si elle avait su, elle lui aurait apporté des galettes de Bretagne...

Neuf heures.

Mémé revient avec un cruchon de lait. Elle met un reste de café à chauffer dans une casserole.

— Y paraît que les micro-ondes ça donne le cancer... Mais raconte un peu ma petite chérie, qu'est-ce qui t'amène ?

— Je viens chercher du boulot. Un vrai travail je veux dire. Maintenant que j'ai fini mes études. Et je me suis dit que ce serait plus facile à Paris. Mais je ne veux pas te déranger, je ne resterai pas longtemps chez toi !

— Ça je le sais mon petit... Tiens, bois donc ton café ! Tu veux du sucre ?

Muscadine jette un œil à la fenêtre, frotte ses mains, apporte le sucre, rajuste ses lunettes, se racle la gorge, fait la conversation.

Neuf heures trente.

Cavalcade dans l'escalier. Ça tambourine à la porte. Police, ouvrez ! Muscadine retient un sourire et feint l'étonnement. Mel pose sa tasse de café, vaguement surprise. La Mémé ouvre. Deux agents des Stup entrent, suivis de Potel qui s'inquiète.

— Tout va bien ma'ame Muscadine ? Elle ne vous a pas fait de problèmes ?

— Pensez donc ! Elle ne s'est doutée de rien. Aussi stupide que sa mère !

Un agent immobilise Mel et la fouille tandis que l'autre retourne le contenu de son barda sur le sol.

— Mémé, c'est quoi ce bordel ? interroge la jeune fille qui commence à paniquer.

— Tu crois que je t'ai pas vu venir vermine ? Avec tes cheveux mal peignés, ta boucle d'oreille dans le nez et ton écharpe à franges. Tu crois que j'ai pas deviné tes projets ?

C'est que je regarde le journal de treize heures vois tu ! Alors si tu te figurais que j'allais te laisser installer ton petit trafic de drogue sous mon nez, tu t'es fourré le doigt dans l'oeil ! On a déjà bien assez à faire avec les rats qui traînent à la cave, n'est-ce pas m'sieur Potel !?

Mel reste sans voix, la bouche entrouverte, toujours coincée par le gars des stup.

— Alors, t'as quelque chose ? qu'il demande à son collègue.

— Deux boulettes dans la trousse de toilette...

— On va pas aller loin avec ça !

— Comment ça « on va pas aller loin » ? Vous m'embarquer tout ça et vite ! braille Muscadine.

Neuf heures cinquante deux.

Mel pleure en silence. Elle descend les escaliers et quitte l'immeuble de Mémé sous escorte. Elle aurait dû écouter sa mère. Les loups sont malins. Ils se déguisent parfois en gentille grand-mère. Dans la rue, les gars des stup lui sourient. Le plus grand pose sa main sur son épaule.

— Ça va ?

Elle hausse les épaules, essuie son nez d'un revers de manche. Il s'éloigne pour prendre un appel sur le talkie. L'autre lui tend son sac.

— Tiens ! On a confisqué la « marchandise » tu t'en doutes... Tu sais où aller ?

Elle fait non de la tête. Alors il griffonne quelque chose sur un bout de papier, le plie autour d'un billet de vingt et lui tend.

— Si tu es vraiment dans la merde, tu m'appelles !

Elle murmure un merci, entre larme et sourire. Les flics ne sont pas tous des pourris.

Neuf heures cinquante sept.

Là haut dans sa cuisine Muscadine réchauffe une seconde fois le café.

— Y paraît que les micro-ondes ça donne le cancer, vous le saviez m'sieur Potel ?

— Je l'ai entendu dire...

— Quelle époque on vit tout de même ! Vous voulez du sucre ?

LA FILLE DU MARDI VERS MINUIT

[Hervé Grillot](#)



C'est vers minuit que ça leur prend. De mon côté, j'ai l'habitude, je fais le mort. Je « pause » la musique, je « clique » la lumière, je m'allonge sur le lit et j'attends. À cet instant précis, la Ducati est arrivée depuis un bon moment.

Quel bruit ! Vous connaissez le bruit d'une Ducati, le soir au fond d'un square ? Un bruit à démonter, réviser et remonter soi-même et par piston tous les samedi. Un bruit vraiment mécanique, viril, pistonné, flamenco espagnol, à quatre temps et trois mouvements. Le gars doit en connaître un rayon question moto.

Entre le bruit de la Ducati traversant le square et la suite de l'histoire, vous avez le temps de feuilleter un magazine. Si, si... allez-y, je vous en prie... je vous ferai signe.

Car l'histoire des poubelles que sort, entre temps, le concierge, n'apporte rien à ce qui nous intéresse ce mardi soir-là, comme toutes les semaines. Quatre poubelles pleines qui feront le trottoir jusqu'à leur dernier client du mercredi matin, à sept heures quinze, pile. Un grand mal rasé qui sautera du camion pour attraper les filles du docteur March, les vider et puis basta... ce sera le début d'une nouvelle journée à humer, quatre poubelles bouches bées et haleine fétide. Quatre superbes poubelles n'apportant rien à l'histoire, même arrosées pendant toute la nuit par la majorité des chiens du quartier. Non, vraiment, rien d'intéressant, croyez-moi, vous pouvez continuer à feuilleter votre magazine. Moi j'attends, allongé sur mon lit, la musique « pausée » et la lumière « cliquée ». J'attends, un air de jazz dans la tête : Around midnight !

Puis voilà que ça arrive, que ça commence à couiner, elle et lui... posez donc votre magazine, s'il vous plaît ! Au fait, vous lisiez quoi ?

C'est toujours plus elle que lui... comme un chat, un petit chat qu'on caresse, puis qu'on chatouille, puis qu'on étrangle, avant que le petit chat se transforme en tigre rugissant. Elle crie, la voisine, vers minuit.

De lui — du motard sympa à la Ducati garée vers les poubelles, les poubelles où les chiens pissent — du gars à poil, le casque posé sans doute au pied du lit... rien à attendre, rien, pas même un mot, pas un souffle — en tout cas que je ne puisse entendre d'ici, depuis mon lit, avec ma musique "pausée" et la lumière "cliquée", vrai... rien de rien.

Rien, silencieux l'easy rider, aussi muet que vous avec votre magazine posé sur vos genoux. Alors qu'elle... qu'ELLE !

Le gars doit en connaître un rayon question sexe.

C'est drôle d'entendre une femme jouir à côté. Je veux dire... quand on n'est ni dessus, ni dedans. En fait, ce n'est pas drôle du tout. Vous imaginez ?

Ensuite, les mardi soirs après minuit, j'attends encore, immobile, musique "pausée" et lumière "cliquée". Ils parlent en morse : elle une phrase longue, lui, comme tout motard qui se

respecte, une réponse courte... une longue, une courte, une longue, une courte. Elle développe, il coupe court.

Le gars doit en connaître un rayon question onomatopées.

L'un des deux se désespère enfin car j'entends un bruit de chasse qu'on tire, d'eau qui coule, de tuyaux en cuivre qui vibrent et tout le tremblement. Je n'arrive jamais à savoir lequel des deux a tiré. J'avoue que ça m'embête un peu de partager leur intimité hebdomadaire, sans pouvoir mettre un visage sur la chasse tirée.

Si ça se trouve, le gars doit en connaître un rayon question plomberie... si ça se trouve.

Ensuite, quelques minutes suffisent pour oublier la chasse d'eau, pour cliquer la lumière, pour remettre la musique avec "play". Goodbye Pork Pie Hat. Vous aimez Charlie Mingus ? C'est beau !

C'est beau, mais dehors, ça s'agite. Les chiens surpris la patte en l'air par une Ducati sur le départ. Bon sang, ce bruit, la Ducati... les mardi soirs, au bord du trottoir d'où les cabots décarrent sans demander leurs restes de poubelles.

Le gars doit être nul question trente millions d'amis.

Puis tout s'arrête dans le refroidi et à moitié servi. Même silence, se lécher les couilles ces mardi soirs ou plutôt musique qui "stoppe" au bout du repose sa contrebasse, le barman retourner les chaises et balayer. heures, après minuit, j'ai envie comme tous les mercredi Charlie Mingus, à l'éboueur de est pas encore, ni lui, ni moi, ni toute seule, à se manifester, à Ducati partie.



quartier, comme un soufflé les chiens reviennent pisser en sans un mot. C'est vous dire... mercredi matin, avec ma disque, Charlie Mingus qui de l'enregistrement qui doit déjà C'est le silence des premières de dormir mais j'attends, matins, très tôt. Je pense à sept heures quinze, pile. On n'y ma voisine qui recommence, faire du bruit, elle pleure la Oui, ma voisine pleure.

Le gars doit être nul question amour.

Moi aussi j'ai envie de pleurer. C'est pas drôle d'entendre une femme pleurer à côté... je veux dire quand on n'est pas à ses côtés, à caresser sa joue, à mordre ses cheveux. Non, ce n'est pas drôle du tout... vous imaginez ? Vous imaginez comment je sers mon oreiller ?

Alors je me lève doucement, en silence, pieds nus, je caresse mes disques... Flamenco c'est trop fort, Tango c'est trop triste.

Bill Evans c'est juste bien, c'est cool. Les notes du piano dégoulinent jusqu'à l'étage du dessous.

J'imagine la fille séchant ses larmes puis s'endormant jusqu'au mardi suivant, Belle au bois dormant, sans autre bruit, pas même celui d'une Ducati qu'un Prince, pas si charmant, doit bichonner maintenant.

GROS LIMIER SUR LE COUP

[rollerpen](http://www.rollerpen.fr)

L'homme passait avec son long par-dessus qui lui mangeait les pas.

L'inspecteur OCB en planque observa : « Cet homme passe avec un par-dessus qui lui bouffe les semelles ».

Sens de l'observation puis de la réflexion : « Sa démarche de bouffon elle vient de là, elle vient de là... ».

Maestria de l'analyse : « Pas si courant ! »

OCB c'était le gros limier par excellence. Il s'en alluma un autre.

L'intérieur de sa Twingo ressemblait à l'image qu'on se fait du Londres de Dave Copperfield.

Plein de miasmes et de fog...

L'art du camouflage.

L'homme repassa devant les grilles de l'immeuble. Il n'était plus seul... Une baguette de pain l'accompagnait.

« Salaud ! » grogna OCB que la faim tenaillait.

« Tout ça pour une affaire qui n'existe pas... savent plus où foutre leur fric, les cons d'la hiérarchie. »

Une tirade qu'OCB avait fini par s'accrocher au cœur, hélas. Pour la peine il se roula pas que les pouces.

Le dernier l'acheva dans une sieste...

Il ne vit rien passer.



to be continuède...